

SOCIÉTÉ D'ÉTUDE DU XVIII^e SIÈCLE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

N° 19

TIRÉ A PART

1987

BANQUETS DE PHILOSOPHES : GEORGES LOUIS SCHMID CHEZ DIDEROT, D'HOLBACH, HELVÉTIUS ET MABLY

Les pages qui suivent sont la retraduction d'un article inséré dans les *Miscellen für die Neueste Weltkunde*, un des nombreux périodiques édités par Heinrich Zschokke (1771-1848), écrivain, traducteur, journaliste et homme politique d'origine allemande qui s'était fixé en Suisse en 1796, n'ayant pas réussi à obtenir une chaire de philosophie dans sa patrie à cause de ses sympathies pour la Révolution française ¹. Il s'agit d'extraits d'un journal de voyage tenu par Georges Louis Schmid, homme de lettres suisse, lors de son séjour à Paris en 1767-1769. L'original, écrit en français, fut trouvé dans les papiers du défunt et a disparu aujourd'hui. Il n'en reste que la traduction de Zschokke, contenant la description de dix visites de Schmid chez Diderot, d'Holbach, Helvétius et Mably entre le 25 août 1767 et le 28 mars 1768. L'authenticité du récit ne peut guère être mise en doute : s'y trouvent de nombreuses allusions à la vie intime des philosophes qu'un folliculaire quelconque n'aurait su imaginer en 1807. Il aurait aussi évité un certain nombre de fautes dans l'orthographe des noms, corrigées dans notre version ². Il n'est tout de même pas exclu que Schmid ou Zschokke ait succombé à la tentation de maquiller le récit en fonction d'événements postérieurs à 1769 : l'allusion à l'ouvrage *De la législation* de Mably sous la date du 25 mars 1768 nous paraît aussi suspecte à cet égard que la prédiction d'une révolution dans la bouche de Raynal le même jour. Quoi qu'il en soit, l'éventuel faussaire n'aurait pas agi autrement que Mercier, Rétif ou Sade qui se plurent tous trois à se faire, *a posteriori*, les apôtres de 1789.

Il semble que la publication en tranches ³ de ces extraits sous le titre *Die Gastmähler der Philosophen in Paris* ait passé inaperçue. Écrits un demi-siècle avant que M^{me} de Genlis ne dicte à son secrétaire diligent son « ouvrage très-important contre la philosophie moderne, *Les Dîners du baron d'Holbach* » ⁴, les souvenirs

parisiens de Georges Louis Schmid s'impriment à un moment où la Suisse, retransformée en confédération d'États par l'acte de médiation de 1803, n'a pas encore fini de digérer l'incursion napoléonienne. Le désenchantement des Lumières qui se fait ressentir un peu partout en Europe, et qui ne tarde pas à chasser bon nombre de privilégiés sensibles tels qu'Oberman loin des « accidents éphémères de l'œuvre sociale » dans la solitude des hautes montagnes suisses, n'est pas favorable à la divulgation d'anecdotes fugitives concernant un groupe de philosophes par rapport auquel il est de bon ton de prendre du recul. Le récit de Schmid, une série de regards jetés par les œils-de-bœuf imaginaires des rues Royale, Taranne et de la Chaussée d'Antin se tient en fait aux anecdotes. Il nous apprend peu que nous ne saurions déjà par les éditions savantes des œuvres et des correspondances des auteurs qu'il a rencontrés à Paris. Mais il reste un témoignage vif et original du ton qui régnait dans les cercles philosophiques parisiens à l'époque où Diderot était en train de terminer son cinquième Salon, où Galiani amusait pour les dernières fois la synagogue holbachique de ses saillies brillantes, où Marmontel se rétablissait des attaques de la Sorbonne contre son *Bélisaire*, pendant que la polémique entre physiocrates et mercantilistes atteignait son apogée.

Georges Louis Schmid, fils d'un pasteur, est né le 12 mars 1720 à Aarau dans le canton d'Argovie. Après avoir « passé quelques années... dans les voyages et dans le grand monde »⁵, il obtient, en 1748, un poste de sous-gouverneur du prince Ernst August Constantin à Gotha, qui ne le satisfait pas. Se sentant « trop courtisan » à la cour thuringienne où il a l'impression « de perdre [s]on temps dans les antichambres », Schmid, « grand partisan de la liberté » et « admirateur des Anglais »⁶, essaie d'obtenir un établissement dans une autre cour allemande ou en Angleterre, mais sans succès. Promu conseiller de cour et secrétaire de la légation du duc d'Eisenach et Weimar, pour lequel il remplit des missions à Hambourg et à la cour de Copenhague, il s'adapte à sa position et ne quitte le service qu'au moment où éclate la guerre de Sept Ans, pour retourner à sa ville natale avec une rente viagère de 400 écus. Homme du monde imbu d'esprit philosophique (on l'avait confondu, en Suisse, avec l'auteur de *l'Homme-machine*⁷), Schmid ne tarde pas à nouer des contacts avec la Société économique de Berne dont les prix annuels, généreusement dotés, font rêver jusqu'aux philosophes parisiens⁸. La rédaction d'une cinquantaine de pages de *Réflexions sur l'agriculture*⁹ lui vaut le titre de membre honoraire de la Société en 1759 et le poste de président

d'une filiale qui s'est constituée à Aarau ainsi que son entrée à la Société helvétique, fondée en 1762 et vite devenue le centre intellectuel des Lumières de la Suisse alémanique ¹⁰. Encouragé par ses amis bernois, le philosophe de campagne élabore deux tomes d'*Essais sur divers sujets intéressans de politique et de morale* publiés par la Société typographique de Berne sans nom d'auteur (« à fin d'éviter la prévention nationale contre les étrangers » qu'il suppose aux critiques français ¹¹). L'édition ¹², vite épuisée est réimprimée en Suisse et à Paris ¹³ ; les traductions en allemand et en anglais ne se font pas attendre ¹⁴. A peine le premier tome des *Essais* est-il sorti des presses que l'*Année littéraire* salue « un nouvel athlète... dans la lice de la morale et de la politique » ¹⁵. Dès la parution du second tome, l'auteur est nommé dans les journaux, entre autres par Haller qui écrit un compte rendu pour les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen* ¹⁶ tout en se réjouissant de voir son protégé « revenu de la hardiesse avec laquelle il avait parlé de la Religion » ¹⁷ auparavant. Le dilemme des *Essais* (suite de tergiversations entre épicurisme éclairé et pragmatisme des Lumières qui mériterait plus ample description) est d'avoir été trop osés pour le public suisse et trop timorés pour des lecteurs parisiens qui ignoraient les contradictions du protestantisme helvétique. Les rares notices biographiques sur Schmid soulignent ses « relations très suivies avec Voltaire, Diderot, d'Alembert et tous les chefs du parti philosophique dans le 18^e siècle » ¹⁸, ce qui paraît plus qu'exagéré. Ses relations avec Voltaire se réduisent à la présence des *Essais* et des *Principes de la législation universelle*, son deuxième et dernier ouvrage (paru à Amsterdam, chez Marc Michel Rey en 1776) dans la bibliothèque de Ferney ¹⁹. Pour Diderot il n'aura été qu'un des nombreux importuns qui l'empêchèrent, en automne 1767, de courir au Salon le plus vite possible ²⁰. Quant à d'Alembert, Helvétius, Galiani et autres croisés par Schmid à Paris, il n'y a presque personne qui se souvienne de lui. Seul son passage chez d'Holbach n'est pas passé tout à fait inaperçu ²¹. Il n'est qu'un des nombreux touristes suisses originaires du canton de Berne ou liés avec les activités des sociétés philosophiques bernoises de la deuxième moitié du siècle pour lesquels la visite de la capitale française était obligatoire. Albrecht von Haller avait vu Paris au début du règne de Louis XV. Son ami, le mathématicien Samuel König, connu pour ses démêlés avec Maupertuis, le suivit en 1738 et resta trois ans. En 1751, Johann Georg Zimmermann, futur auteur de *De la solitude*, y fit la connaissance de Grimm. La même année, Vincenz Bernhard Tscherner, fondateur de la Société typographique de Berne en

1758, séjourna à Paris. En 1752, le philosophe bâlois Isaak Iselin remplit les feuilles d'un intéressant *Journal parisien* d'observations faites au Café Procope, qui font penser au *Neveu de Rameau*²². En 1758-1759, l'archéologue bernois Friedrich Samuel Schmid de Rossans, collaborateur du *Journal étranger*, se rend à Paris pour y recevoir personnellement les prix dont l'Académie des inscriptions et belles-lettres venait de l'honorer. Nommons encore le bibliothécaire Sinner de Ballaigues qui se fit recevoir par M^{me} - Geoffrin au début de l'année 1755 ainsi que Gottlieb Emanuel von Haller, fils du philosophe, qui passa sept mois à Paris, d'octobre 1760 à mai 1761, sans oublier un des fondateurs de la Société helvétique, Daniel von Fellenberg, qui, en été 1765, y vit Diderot et Mably, ainsi que Charles-Victor de Bonstetten, qui rencontra les mêmes, cinq années plus tard.

Pour Georges Louis Schmid, les souvenirs parisiens resteront de quoi adoucir l'isolement dans lequel il tombe bientôt après son retour de France. Il se retire au bord du Léman, à Nyon, pour y écrire ses *Principes de la législation universelle*, ouvrage d'inspiration physiocratique dont il peut discuter les ébauches avec un autre retraité philosophique involontaire, le comte de Gorani, enthousiasmé d'avoir trouvé en Schmid « un gouverneur parfait » capable de l'initier à tous les mystères de « la nouvelle science »²³. La verve d'écrivain de Schmid, à l'encontre de celle de Gorani, s'épuise après son deuxième livre, nonobstant le succès que ses *Principes* connaîtront en Italie. Il mène une vie solitaire à Nyon qu'il quittera en 1792 pour retourner en son canton d'origine, à Lenzbourg, où il mourra le 30 avril 1805. Tout ce que nous savons de la dernière période de sa vie se réduit au bref récit de Zschokke : « Dans un âge fort avancé, et vers la fin de sa vie, il étudia encore la philosophie de Kant, de Fichte, de Schelling, avec toute l'ardeur d'un jeune homme »²⁴.

HANS-ULRICH SEIFERT
Berne

LES BANQUETS DES PHILOSOPHES À PARIS

Juste à l'époque où le système des physiocrates était à l'ordre du jour parmi les philosophes... le conseiller de cour Georges Louis Schmid, originaire d'Aarau, se trouvait à Paris. C'était pendant les années 1767-1769. D'ordinaire il participait aux dîners

philosophiques chez le baron d'Holbach, un physicien, chez le comte de Mirabeau et chez Helvétius. Il avait coutume d'inscrire tous les soirs dans ses *Souvenirs*, où il avait dîné, les noms de ceux qu'il avait rencontrés et ce que l'un ou l'autre des esprits forts de l'époque avait dit d'intéressant. Je donne un extrait de quelques passages de ces souvenirs que l'infatigable observateur a scrupuleusement notés. [Introduction de Z.]

1767

Le 25 août. Aujourd'hui, j'ai de nouveau rendu visite à Diderot. Cet homme célèbre s'est fait un revenu de 7 000 à 8 000 livres de rentes. L'Impératrice de Russie lui a donné 80 000 livres, l'Encyclopédie lui en valait autant. Depuis l'Encyclopédie, il n'est plus aussi familier avec d'Alembert qu'auparavant. Madame Diderot est très dévote. Elle ne peut que prier pour la conversion de son mari. Diderot n'est pas non plus en bons termes avec Forbonnais. « Si je suis avec celui-là, dit-il, c'est comme si j'étais tout abreuvé de fumée — il m'en vend tellement que je souffle sans cesse pour m'en débarrasser. » Un membre de la société raconta l'anecdote suivante : M. Pelletier d'Orléans faisait la collecte d'aumônes pour les pauvres. Ce faisant, il importuna beaucoup un certain marchand riche, fier et irascible qui le mit plusieurs fois à la porte et finit par lui donner une gifle. « Bon, dit Pelletier avec calme, ceci est pour moi ; mais que voulez-vous me donner pour les pauvres ? » L'anecdote a failli arracher des larmes à Diderot qui n'a cessé de s'exclamer : « O, c'est sublime, vraiment sublime »²⁵.

M. de la Place nous régala d'un autre trait : « Le vieux Crébillon ne songeait à rien d'autre qu'à son divertissement. Vers la fin de sa vie, il dilapidait, en plus de ses 12 000 [*sic*] livres de rentes, la fortune de ses enfants. Malgré ses 84 ans, il entretenait des filles. Crébillon le jeune, son fils, a environ 60 ans maintenant. Il travaille à ses *Lettres athéniennes*, est d'un caractère doux et vit très content avec ses 4 000 livres de rentes. Sa femme, la tante du Lord Stafford qui fit le mariage, est morte de chagrin sur la perte de son fils unique. On sait cependant que le jeune Crébillon faisait le fat quand son père était dans la plus affreuse misère »²⁶.

On en vint à parler des Allemands. « Maintenant ils vont gâter leur langue par leur style entrelardé de Sylphes aériens, Séraphins et Chérubins, remarqua Diderot, et plus que cela : ils succombent à la faute d'Homère qui, par le charme de ses poésies, justifia les anciennes fables et contribua ainsi à la survie du paganisme »²⁷.

D'Alembert n'était pas non plus favorable à l'Allemagne. « Le climat de Berlin ne vaut rien, dit-il, la fine poussière de sable y est particulièrement néfaste pour la poitrine. Je m'en ressens toujours d'y avoir été une fois pour peu de temps ²⁸. Euler pour sa part regrette d'être allé à Petersbourg, mais on lui avait fait des ennuis à Berlin, pour des affaires économiques. A l'époque, il m'a écrit une lettre à ce propos, comme quelqu'un qui a complètement perdu la tête ²⁹. Haller ne sembla pas non plus avoir envie de se rendre à Berlin. Quand je l'ai proposé au roi comme président de l'Académie, Frédéric m'a répondu : j'ai fait sonder le terrain, mais Haller ne veut pas de la place ³⁰. »

A ce moment, d'Alembert et Diderot, comme souvent, se mirent à discuter de questions de mathématiques. Le premier ne vit que pour elles. Diderot était de l'avis qu'un homme qui s'était une fois consacré aux mathématiques était perdu pour toute autre chose. « Moi aussi, ajouta-t-il, j'avais le caprice de vouloir devenir un grand mathématicien, on m'a cependant dit, déjà quand j'étais jeune : *Laïdem habes sed te non habet [sic]* ³¹. » D'Alembert de répondre : « Je pratique cette science depuis vingt ans et je ne viens d'achever que ma cinquantième année ; mais j'ai été trop véhément, trop zélé, ma tête s'en ressent. Maintenant je ne peux plus travailler qu'à bâtons rompus. » A ce propos Diderot dit encore : « Tous les peuples ont commencé leur carrière scientifique par la géométrie simple, ont passé à la physique et à l'astronomie pour cultiver ensuite les beaux-arts et l'histoire naturelle ; la philosophie et les mathématiques ne sont venues qu'après. Lorsqu'on a enfin reconnu le peu d'utilité de l'histoire naturelle et des mathématiques, on s'est lancé dans la politique. »

Le 8 septembre. Diderot lui-même nous a raconté tout en riant le trait qui lui est arrivé avec le prince héréditaire de Brunswick ³². Ce prince, guidé par M. Gr[imm], vient le voir *incognito* sous le nom d'un comte de Schulenburg. Quand le prince est sur le point de partir, on en vient à parler d'un dîner chez Helvétius auquel Diderot était invité, aussi bien que le prince héréditaire. Diderot refusait d'y aller. « Je n'aime pas beaucoup ces grands messieurs, dit-il, on ne fait que se sentir coïncé avec eux et après qu'ils sont partis, on s'aperçoit que cela ne valait pas la peine de les voir. » « Mais, dit M. Gr[imm], si le duc héréditaire voulait venir vous voir, vous l'accueilleriez ? » — « Eh bien, répondit le philosophe, s'il venait, cela serait beaucoup d'honneur, mais il me fera encore plus de plaisir en me dispensant de sa visite. » Ni Gr[imm] ni le prince ne purent alors s'empêcher d'éclater de rire. Diderot s'aperçut de ce qui s'était passé. Il s'adressa à Gr[imm] en ces

termes : « Je vous prie de bien vouloir m'excuser auprès du prince pour la sottise que je viens de dire ». « On sait, me dit-il, que je répugne aux rubans et aux étoiles : beaucoup de Grands sont venus me voir en habit sans que je les eusse reconnus, car je ne commence jamais par demander le nom de ceux avec qui je m'entretiens. Ainsi je ne sais tout bonnement pas si le prince de Wurtemberg m'a jamais rendu visite. Et pourtant il était chez moi ! »

Le 29 septembre. Au dîner chez le marquis de Mirabeau ³³, où j'ai rencontré, entre autres, un monsieur de Borville, monsieur Quesnay, l'abbé Condillac, etc.

Quesnay était particulièrement bavard. Cet homme qui ne savait plus de quoi nourrir son esprit dévorant s'est en fin de compte avisé, lors d'une promenade à Fontainebleau, de l'économie. Le système physiocratique était naturellement pour longtemps le sujet principal des discussions. Borville y déblatéra largement contre les adversaires de Quesnay. « Monsieur de Forbonnais va bientôt être tout seul avec ses livres, s'exclama-t-il, mais j'ai pitié de lui : il ne sera pas en très bonne compagnie. » Quesnay radotait beaucoup. On a longtemps parlé de Franklin. Celui-ci serait un physiocrate formidable ; il aurait soutenu que la Pennsylvanie pourrait, à elle toute seule, mettre sur pied 300 000 combattants dont 100 000 militaires expérimentés, etc. On en vint à parler des catéchismes. « Il n'y a que Dieu seul qui sache faire un bon catéchisme, dit Quesnay, car il parle bien et s'y connaît le mieux. » Un peu plus tard il s'exclama : « Nos historiens sont de fieffés jaseurs. Ils préfèrent raconter des fables plutôt que de dire la vérité. » Et puisqu'on parlait des anciens, il dit : « Le bon style est simple et n'a rien de maniéré. On peut voler des phrases à Bossuet, parce qu'il est naturel, mais jamais au maniéré Fontenelle qui n'a écrit que pour des femmes de chambre. » Dans la plupart des cas, les poètes ont été mal accueillis de toute la société. Ce sont les philosophes qui ont remporté la victoire. « C'est eux, dit-on, qui sont aujourd'hui les porte-parole des nations, et les souverains tiennent à avoir les bonnes plumes pour amies. »

« Quand j'ai écrit mon *Ami des Hommes*, dit Mirabeau, j'ai reçu des lettres de l'impératrice-reine, du roi de Danemark ³⁴, et du roi Stanislas. Mais je n'en voulais pas parler pour ne pas faire naître l'envie. »

Le 17 novembre. J'ai passé deux heures divines chez Diderot qui m'a lu quelques passages de ses *Réflexions sur les peintures à la*

galerie du Louvre des années 1766 et 1767³⁵. Ces *Réflexions*, dont chaque année donnerait un tome in-8°, sont écrites avec une force et une audace qui ont de quoi surprendre et de quoi gagner le lecteur. Diderot est d'un commerce très agréable, mais il avoue lui-même qu'il est d'un naturel très inégal et qu'il a chaque jour ses moments de mélancolie. « Quelquefois, dit-il, mon âme est malade. Je suis toujours bien aise si, après des moments de dissipation, je remporte une victoire sur moi-même en me contraignant à rester chez moi. » La façon de vivre des philosophes parisiens est en fait très peu philosophique. Ils l'avouent tous. Ils n'y peuvent rien faire. « Je passe les trois quarts de mon temps à ne rien faire, ou bien à faire ce que je n'aime pas », m'a dit une fois Bergier. Diderot se plaint comme lui et, en plus, il a toujours des disputes avec ses amis. « Messieurs Buffon et Daubenton se disent mes amis, dit-il, mais jamais ils ne me tiennent parole, si solennellement se soient-ils engagés. Ce faisant ils me mettent souvent dans le plus cruel embarras, non pas sans exiger eux-mêmes tout avec la plus stricte rigueur. » De même, le bon Diderot se lamente en toute occasion de la décadence du goût. « Je connais seulement six écrivains que chaque érudit devrait aimer pour la simplicité suprême et pour la précision de leurs descriptions. Il s'agit de Moïse, d'Homère et des quatre évangélistes, en particulier dans l'histoire de la Passion³⁶. Nous avons perdu le bon goût en fait de style, parce que nos coutumes et nos mœurs sont trop composites. Dès qu'on aperçoit chez une nation de telles vilénies (il montra du doigt la pendule, les bustes au-dessus de la cheminée, etc.), c'en est fait de la simplicité et de l'énergie.

Ce ne sont pas les mœurs grossières, mais les mœurs par trop raffinées qui vont à l'encontre du bon goût. Si l'on met tout à feu et à sang, ce n'est pas le signe d'un goût corrompu, par contre les petites perfidies, les intrigues et les méchancetés sournoises en sont un symptôme infailible. La vie champêtre, l'occupation du paysan ne sont rien moins que basses, tout au contraire : elles ont de quoi donner le sens du grand et du sublime. Quant à l'homme qui habite sous les colonnes et dans un palais de marbre, on peut certainement le supposer vicieux et d'un goût pourri. — Notre éducation est condamnée à devenir de plus en plus mauvaise, par le simple fait que nous sommes contraints à dissiper la plus belle et la plus décisive partie de la vie à apprendre un nombre toujours croissant de langues au lieu d'apprendre des choses, la nature, l'homme. Les jeunes Grecs n'apprirent que leur langue maternelle et pour s'occuper ils devaient se consacrer à la musique qui est, elle aussi, une langue, mais la plus sainte, la plus naturelle, car

On parlait du bonheur. Saint-Lambert, personnage un peu mince, laid et rabougri, s'estimait très heureux, bien qu'il fût obligé, tout à l'encontre de ses penchants, d'être militaire. Mais il s'en dédommage par des divertissements de campagne, en société, avec les femmes, etc. — Marmontel se déclare, lui aussi, heureux. « Mais, dit-il, mes débuts ont été assez tristes. Quand j'avais dix-sept ans, mon père mourut et me laissa sans revenu à la tête d'une famille de seize personnes. J'ai cependant assez bien réussi à me tirer de l'affreuse situation. Ma première tragédie, il est vrai, m'a rapporté 6 000 livres, etc. ³⁸ » — Diderot avoua que les vives tracasseries auxquelles il était exposé lui avaient souvent transformé la physionomie au point de n'être plus reconnaissable pour les servantes lorsqu'il rentrait chez lui. Aussi chaque travail sur commande lui aurait-il causé plus de peine que la description de la machine la plus compliquée ou qu'un article de philosophie. — L'abbé Morellet soutint que des exercices spirituels et la ferme volonté de se suffire à soi-même permettaient à l'homme d'être heureux. Mais ce genre de sobriété n'est nulle part ailleurs aussi difficile qu'à Paris. Quand j'ai dit à l'abbé Raynal qu'un équipage m'y paraissait un besoin de premier ordre, il m'a répondu : « Il semble que vous souhaitez introduire dans notre littérature un luxe complètement inconnu jusqu'ici. Un équipage avec tout ce qu'il faut revient à mille écus par an. » Le bonheur de M^{me} Riccoboni ne bat que d'une aile : elle écrit pour vivre et se dispute continuellement avec les libraires qui lui enlèvent trop de la vente de ses romans. Elle est particulièrement jalouse de ce que le *Bélisaire* a rapporté 12 000 livres à son auteur.

Bonheur et malheur s'avèrent, somme toute, des termes relativement arbitraires. Rousseau, après avoir quitté Senanges, veut passer l'hiver à Caen. Il semble être fâché de ce qu'on ne le poursuit plus depuis un certain temps ³⁹. « Rousseau est un véritable fou, dit M. Grimm qui le connaît particulièrement bien, avide de gloire, sans mesure ni but. Aussi longtemps qu'il ne connaissait pas son talent, il était modeste, et pénible seulement par son naturel cérémonieux et ses compliments exagérés. Mais le premier éclat qu'il a fait lui a tourné la tête. C'est un étrange assemblage de galanterie fade et de tendresse romanesque, et il se montre si faux dans ses jugements qu'il est toujours le premier à en être dupe. Il est vraiment destiné à faire des visionnaires, dont il est lui-même l'un des plus fieffés. ... Je peux jurer par Dieu que ni M^{me} d'Épinay ni M. Diderot ne savent la moindre des raisons pour lesquelles il s'est brouillé avec nous. Maintenant nous ne

parlons plus de lui. N'ajoutons pas à son malheur qui lui vient de son comportement, de son caractère et de son esprit. »

Le jugement de Raynal sur Rousseau était moins dur : « Je crois qu'il est l'écrivain le plus éloquent de son siècle. On trouve des vérités individuelles dans ses œuvres. Mais il s'y montre aussi un peu fou. Il n'a jamais réfléchi sur ce qu'il a écrit. Il y a des gens qui veulent le faire passer pour un fripon ; je pense qu'il n'est qu'inconséquent et qu'il s'est laissé dérouter par son imagination. »

Le 24 décembre. — Au dîner chez Helvétius. Y étaient réunis le prince Georges d'Anhalt-Dessau et son compagon de voyage, le baron Domberg — qui est d'ailleurs un bel homme —, le comte de Creutz et autres ainsi que Raynal et Grimm.

Raynal était étonné de trouver le prince d'Anhalt-Dessau en compagnie des philosophes, car, à son début à Paris, ce prince avait eu beaucoup de peine à trouver compagnie jusqu'à ce que Raynal l'eût introduit dans une bonne maison où l'on jouait et où l'on dînait bien. La plupart du temps, on nous régalaît d'anecdotes. En voici quelques-unes : alors que le général Parker séjournait à Gibraltar, il alla à Tétouan où il rendit visite à un Maure de sa connaissance et demanda que celui-ci l'accompagnât chez le gouverneur du lieu. « Je m'en passerai bien, dit le Maure, car on n'est pas sûr de sortir avec sa tête si l'on va dans la maison du gouverneur. » Sur quoi ils s'assirent tous deux dans l'ombre d'un arbre. « Vous devez vous ennuyer terriblement, là-bas à Gibraltar », dit le Maure. « Quoi, lui répondit le général, tu me parles d'ennui tandis que vous autres ici devez craindre pour vos têtes. » « C'est autre chose, s'exclama le Maure, ici, nous sommes accoutumés à avoir la tête tranchée, mais chez vous, à Gibraltar, on n'a pas du tout l'habitude de l'ennui. » — Le ministre d'Argenson n'était pas très sensible ni noble malgré son esprit. Il se servait toujours d'expressions grossières. Il dit à une dame : « Je ne sais absolument pas pourquoi on n'est pas content de moi. Depuis deux ans, je n'ai pas déchiré une seule paire de chaussures. » « Je veux bien le croire, répondit la dame, puisqu'on vous porte toujours sur les mains. » Un jour il dit à l'abbé Raynal : « Jadis on a fait des guerres de conquête, aujourd'hui on ne connaît que les guerres de marchands ». Le mot « guerre de commerce » aurait déjà été trop noble pour lui. D'Argenson étant tombé en disgrâce, quelqu'un dit au maréchal de Saxe : « Vous le savez, d'Argenson n'est plus à son poste ». « Il ne l'est plus depuis deux ans », répliqua le maréchal. — L'abbé de Mably reçut une pension

de 4 000 livres du roi à l'occasion de la publication de son *Phocion*. Mais pas un chat ne connaissait le philosophe et le contrôleur général dut longtemps chercher la demeure de Mably pour lui annoncer la bonne nouvelle ⁴⁰.

Le traducteur de l'œuvre de Beccaria, l'abbé Morellet, n'est pas du tout content de son auteur. « C'est une tête à l'envers, un homme méfiant, soupçonneux et hypocondriaque qui a parfois des absences et qui ne travaille que si ses amis l'y contraignent. Il n'a pas de manières. A peine était-il arrivé à Paris qu'il voulait déjà repartir et il s'en alla en fait au bout de quatre semaines. En tant que son traducteur, je lui ai écrit une lettre. Depuis, une année s'est écoulée et il ne m'a toujours pas répondu ⁴¹. »

Le 27 décembre. Le soir chez le baron d'Holbach. S'y trouvaient entre autres l'abbé Galiani, Marmontel, Thomas. Mirabeau, paraît-il, n'aime pas beaucoup l'abbé Galiani. Il m'a dit une fois : « Galiani a acquis une telle réputation auprès des femmes qu'elles disent de lui : "C'est un abbé aussi malpropre de l'intérieur que de l'extérieur" ». L'abbé était particulièrement bavard ce soir. Il était mécontent des Anglais ; il leur dénia tout bon goût et toutes bonnes manières. A cause de l'uniformité et de la mélancolie qui règnent dans leur pays, il a comparé celui-ci à un couvent. La reine lui paraissait quémandeuse parce qu'elle était fière d'entrer en un cercle de trois cents personnes, d'aller de l'un à l'autre et savoir dire un mot à chacun. Quand ce fut le tour de l'abbé Galiani, elle avait dit : « La Cour est très brillante aujourd'hui ». Alors l'abbé éclata : « Quelle sottise que cela dans la bouche d'une reine ! ». — Quand on en vint à parler des républiques italiennes, Galiani dit : « Des républiques ! Nous n'en avons d'autres en Italie que les couvents ! A Venise, à Gênes on est noble ou l'on n'est rien. Ce ne sont pas des républiques, mais des oligarchies despotiques. » — On badina beaucoup ce soir avec Marmontel sur l'excommunication dont il était frappé ⁴². Il répondit : « J'aurai le même sort que le serpent du paradis qui fut condamné à ramper sur son ventre pour avoir toujours rampé ainsi. L'archevêque m'interdira la messe et les sacrements. » Et Galiani de s'exclamer : « Non ! Excommunier veut dire, en bon latin, *interdicere aquam et ignem*. Je vous conseille de bien vouloir vous arranger avec l'archevêque pour la moitié. Ainsi il vous interdira l'eau en hiver — eh bien, nous nous enivrerons de vin. Il vous interdira le feu pendant l'été — et vous, vous pourrez vous baigner ! »

1768

La dernière année on avait encore ici [à Paris] la belle coutume d'inviter l'un ou l'autre à dîner dans l'intention explicite d'en faire la cible de toutes sortes de plaisanteries. On a inventé un nom particulier pour un tel malheureux : on l'a appelé *la victime*, et celui qui l'introduisait et qui devait le pousser à montrer son ridicule s'appelait son *compère*. Ainsi des personnes dignes de respect se sont trouvées l'objet du persiflage le plus frivole et du rire le plus malicieux. J'ai vu figurer comme victimes l'abbé Coyer et l'abbé Morellet, qui ne savaient pas le secret de la société.

Maintenant (février 1768) la mode a déjà passé aux festins de la bourgeoisie et n'est plus, par conséquent, de bon ton. A présent on joue des proverbes.

C'est à bon droit que Diderot et Rousseau accusent la corruption du siècle. Quoique j'aie connu tous les excès du luxe et de la dépravation des mœurs à Paris, il vient encore des journées où je m'effraye de l'immensité de cette somptuosité indécente. Vu le degré d'épuisement de la ville, on peut supposer que Paris ne produira plus aucun génie et ne verra briller dans ses murs que de grands esprits venus de l'étranger, à moins qu'une révolution ou une guerre monstrueuse ne vienne soudainement bouleverser l'état des choses. Raynal, Helvétius, Galiani et d'autres des plus connus sont des libertins dévergondés ; leurs métaphores préférées sont empruntées au jargon des bordels. Souvent les femmes ne sont pas beaucoup plus décentes. Récemment, le chevalier de Chastellux a baisé la main à M^{me} Helvétius. Elle nous a dit à ce propos, en se levant : « Depuis une dizaine d'années cet homme a parfois l'idée de vouloir devenir mon amant. Mais je le trouve beaucoup trop léger. J'exige du solide. C'est pourquoi je ne lui laisse que les extrémités, tandis que... » — elle ne termina pas sa phrase et se mit à rire.

Lors d'un recensement, M. de Sartine aurait compté 35 000 filles publiques et 15 000 filles entretenues.

Le 27 février. Si aimable soit la philosophie, les philosophes le sont souvent peu. Eux-mêmes du moins se trouvent rarement supportables les uns les autres. Chacun veut être le plus sage, chacun regarde l'autre du haut, chacun s'offusque des fautes des autres. Voilà les effets de la sagesse ? Assez ! Souvent je ne me sens pas mieux parmi ces philosophes, que tous les contemporains adorent et dont on n'évoque pas les noms sans que notre imagina-

tion les entoure d'une auréole, que dans un cercle de compères et de commères d'une petite ville de province.

Diderot m'a dit : « Monsieur Helvétius considère tout sous un angle de vue si bizarre que je ne peux pas m'accorder avec lui ». Helvétius de son côté m'a dit de Diderot : « Il est incapable de créer une seule œuvre profondément pensée, il préfère beaucoup trop souvent le brillant au solide ».

Lors d'une promenade, j'ai rencontré M. de Forbonnais. Il m'a montré l'abbé d'Olivet, l'auteur de *l'Histoire de l'Académie française*, un grand vieillard courbé d'un extérieur un peu âpre. Je dis : « Il paraît déjà un peu fragile, comme s'il chancelait vers son tombeau ». — « O, ne vous fiez pas à son extérieur, s'exclama mon compagnon, il est aussi malin que toujours. » Une fois que Duclos se disputait avec d'Olivet, il lui dit : « Dieu ne vous a pas créés, il vous a admis dans sa création comme le péché » ! Forbonnais savait une anecdote au sujet de chaque membre de la république des philosophes français. Ainsi, par exemple, à propos de Quesnay, qu'il avait été présenté à la cour par M^{me} de Pompadour dont il est resté longtemps le favori. D'ordinaire il soupait comme troisième convive avec le roi et sa maîtresse. Il ne s'est d'ailleurs jamais vanté de ses relations avec le roi, il n'en a même pas parlé. Le roi l'appelait d'ordinaire par plaisanterie et non pas sans rire « Monsieur Produit-net ». Le coup d'œil direct sur le train de la cour l'a rendu craintif. C'est peut-être la raison pour laquelle il écrit si obscurément, de crainte de se heurter aux Grands. — Buffon écrit comme un ange, mais il a gâté la physique par sa rage de vouloir tout classer. Duhamel est quelqu'un de très médiocre, un observateur simple et minutieux des plus menus détails, qui manque d'un regard englobant le tout. — Voltaire ne peut plus souffrir Mirabeau qui a vanté Le Franc [de Pompignan] comme le plus grand poète que la France eût jamais produit. Si Mirabeau voulait revoir Voltaire à ses pieds, il n'aurait qu'à dire ces quelques paroles : C'est vous, grand homme, qui avez introduit le premier la tolérance en France ! et Voltaire, attaqué par son côté le plus faible, oublierait Le Franc sur place.

M. de Segrais n'était pas bien disposé à l'égard de l'abbé Barthélemy d'Avignon. « Barthélemy, dit-il, est un flatteur soumis et mielleux, *homo obsequiosissimus*. A Rome il a fait la connaissance du duc de Choiseul qui lui a procuré d'abord quelques avantages et enfin une charge de secrétaire des Suisses qui lui rapportait 24 000 livres de rentes par an sans lui donner beaucoup de travail, de façon qu'il puisse confortablement empocher 50 000 livres de

revenus chaque année. En dépit de cela, il ne tient pas table ouverte et n'invite personne à dîner. Pour le tourner en ridicule, il parut au dernier bal un masque en uniforme de Suisse, perruque à boudin, col rabattu, avec une calotte et couvert d'un manteau noir ⁴³.

Le 25 mars. Ce matin je suis allé chez l'abbé Mably. C'est un homme froid et sec. Il parle très lentement et il est d'un extérieur déplaisant, rien moins qu'agréable. Pourtant on le souffre dans les meilleures compagnies de femmes. Mais la nature même l'a fait philosophe. En s'entretenant avec lui, on a vite fait d'oublier l'abbé et l'on ne voit plus que cet esprit simple et élevé, digne d'être le mentor des meilleurs princes et le tuteur des peuples les plus sages. Nous avons parlé de la vie de société à Paris. Mably dit : « Il est bien difficile d'avoir commerce avec nos érudits. Leur esprit de présomption, leur manie de disputer, leurs intrigues et leurs conseils hypocrites rendent leur commerce désagréable. On se divertit mieux avec un certain nombre de gens cultivés, mais sans prétention. — Quel vil spectacle que de voir une femme sans grâce et sans un brin d'esprit comme M^{me} Necker présider un cercle de soi-disant beaux-esprits qui ne sont que des parasites et des flatteurs insipides. — Rousseau est un fou qui exagère tout. Mais je ne sais pas encore qui c'est qui gâte plus, ou lui par sa morosité ou Voltaire par sa frivolité. Ils sont tous deux vaniteux. Mais chez chacun d'entre eux, cette vanité prend une forme différente. — Necker manque de caractère. Notre ministère n'a pas de système. Il agit sans savoir comment. Nous avons trop de lois. J'ai envie d'écrire des dialogues sur la législation ⁴⁴. J'attire votre attention sur ce sujet qui sera tôt ou tard mis en discussion par plusieurs nations, et je vous conseille de vous adonner entièrement à l'étude de ce problème. Je sais bien, on a beau discuter politique, cela ne mène à rien. Actuellement, tout l'art du gouvernement consiste à laisser faire. » Raynal a une tête de feu, c'est vrai, mais on ne peut pas lui contester des vues justes. Récemment il m'a dit, dans le ton du prophète : « Des vampires oppriment les peuples et les réduisent au désespoir. Dans quelques pays cela se terminera par l'égorgeement des tyrans. Mais la poire n'est pas encore mûre. Les lumières progressent toujours lentement dans les nations. Mais le peuple le plus ignorant en sait plus long que le plus malin des ministres s'il se sent bien ou non. » Je ne pouvais pas donner tort à Raynal. Que Dieu nous préserve de ce que le peuple, cette bête affamée, ne secoue pas ses chaînes trop tôt. Calmez sa faim à temps !

Le 27 mars. Invité à dîner chez le baron d'Holbach. — Helvétius était très alerte. « Tous ceux, s'exclama-t-il, qui ne pensent pas comme Caton sont des Jean-foutre. Seul le bien public peut présenter quelque intérêt pour un homme qui pense. Et vous (me dit-il en me saisissant par la gorge), êtes-vous décidé à écrire quelque chose ? Bien ! Mais, le cas échéant, êtes-vous aussi décidé à vous faire pendre par un de nos magistrats ? » Toute la société éclata de rire.

L'un d'entre nous pensa qu'on ne pouvait songer à pendre les apôtres de la vérité tant qu'on versait des larmes sur l'innocence opprimée. « Eh bien, dit Marmontel, c'est vrai pour les spectacles où il y a plus de comédiens dans les loges que sur la scène. *A l'Honnête Criminel*, le duc d'Orléans a pleuré — comme un veau ⁴⁵ ! »

« Créez vous-mêmes votre propre république chez vous, dit Raynal, et prenez tout ce qui se passe dehors pour une comédie gratuite. Moi, je vis ainsi. Je mets mon argent dans le commerce et je mène une vie très agréable en aidant à en digérer les intérêts. Je suis convaincu (me dit-il) que vous menez une vie beaucoup plus agréable en Suisse que nous à Paris. Les grandes villes ne servent qu'aux gens qui aiment le vacarme et qui veulent toujours être de la partie. Les provinces du midi sont infiniment plus agréables. On y vit presque pour rien et tout le monde, jusqu'aux paysans, a de l'esprit. Ici on n'a l'esprit que pour briller, le cœur que pour la coquetterie et le corps que pour la débauche. Les filles de joie sont devenues un état à part. Si ces créatures parlent de leur métier, on n'entend que des " depuis que j'exerce cette profession " etc. On en a vu qui se criaient par leur propre nom pendant la nuit, comme on crie des légumes pendant la journée. » M. de l'Orme se joignit à l'éloge des Suisses, notamment des états démocratiques qui se faisaient un monde à leur gré dans leurs *landsgemeind* ⁴⁶. « On raconte, ajouta-t-il, que, en Glaris, lors de la réformation, un paysan dit à l'autre : Nous nous sommes réunis ici en toute amitié. Nous avons unanimement réformé le purgatoire. Pourquoi pas réformer l'enfer maintenant ? A quoi est-il bon ? »

Cette anecdote mena la conversation sur le pouvoir de la foi, par laquelle s'opèreraient d'étranges métamorphoses dans les meilleures maisons de Paris. Des parentés qui reposent sur la foi seule ne sont pas rares. Un des convives raconta, d'après le comte et la comtesse de Saint-Brisson, l'histoire de famille suivante : « M. de Luchet, fils d'un commerçant de la région de Blois, était

employé par le duc d'Orléans en matière d'histoire locale sur laquelle il avait déjà publié quelque chose. Le duc voulait faire la fortune de Luchet et lui permit de prendre un nouveau nom, et celui-là s'appela M. de Rochambeau. Ceux qui portaient ce nom ne voulaient pas faire valoir cette usurpation. C'est pourquoi il s'est affublé du nom de Luchet, jadis apparenté à la famille de Rochambeau. Cela ne laissa pas d'entraîner des contestations. La duchesse de Luxembourg eut alors l'amabilité de le légitimer en le présentant comme un de ses parents. Un pendant du précédent est Pinçon de Lyon. Celui-ci, fils d'un perruquier misérable, lui-même menuisier de profession, vint à Paris. Étant aimable et protégé par M^{lle} de Saint-Brisson, il prit le nom Du Parquet et se mit au service du duc d'Orléans qui en fit son chambellan. Les autres chambellans s'en montraient très mécontents. Pour les calmer, le prince Charles d'Armagnac déclara ce Pinçon son parent. »

Le 28 mars. Chez Diderot, le matin. Il est prévenu contre Mably. « Un ouvrage de Mably ne peut contenir que du bavardage », dit-il. Il est de même prévenu contre toute sorte de scepticisme. « En fait, s'exclama-t-il, une grande partie de mes indispositions proviennent des disputes que j'ai eues avec mes amis au sujet du problème de l'évidence. Cela me fâche beaucoup d'entendre des idées aussi absurdes. Je leur dis qu'il est ridicule de nier des vérités évidentes. Cela reviendrait à rabaisser les travaux du philosophe au-dessous de ceux du cordonnier. Car, s'il n'y a pas de vérité, quel service aurez-vous rendu à l'humanité ? Y a-t-il plus de mérite à faire des chaussures qu'à faire des livres ? En plus ce n'est pas vous qui décidez de la force et de l'évidence des vérités. Ce sont plutôt les mauvais magistrats, les hommes d'État, les prêtres, les charlatans de tous les états qui sentent la douleur de la vérité et qui se mettent à crier. C'est celui qui reçoit les coups et non pas celui qui les donne qui juge le mieux de leur fermeté. » — « Un écrivain moraliste, à moins de frapper, de convaincre et d'émouvoir, continua Diderot, est inutile. Car chaque homme sait bien moraliser, chacun connaissant plus ou moins ses devoirs. Ma petite fille en sait plus long en morale que moi. "Si vous me blâmez, me dit-elle un jour, je sens tout de suite mon tort, car vous me le dites d'une façon tout à fait particulière, et une fois pour toutes. Il n'en est pas de même avec ma mère. Elle geint toute la journée, du matin au soir, il faudrait trop souvent reconnaître ses torts" ⁴⁷. »

Notre conversation en venait aux écrits libres qui pourraient être désavantageux pour la morale. « Oh ! en ce siècle corrompu,

s'exclama Diderot, un tel écrit ne peut pas aggraver le mal existant. La corruption s'érige partout en maître, sans avoir besoin de livres ; c'est pourquoi je n'y prête plus attention, même pas au sein de ma famille. Un poète un peu trop libre qui se nouerait les ailes pour cela me paraîtrait un homme qui se ferait un scrupule de cracher dans la Seine de peur que le fleuve ne monte et ne cause des inondations. »

Un certain monsieur de Zanthier ⁴⁸ qui, pendant la dernière guerre, avait servi comme volontaire dans l'armée de Prusse et qui, ensuite, est entré au service de la Russie, nous interrompit. Maintenant il est au service de la France. Diderot semblait avoir des relations amicales avec lui ; à moi, il me paraissait un peu gascon. Monsieur de Zanthier était de l'avis que les Russes, une fois disciplinés et le nombre de la population augmentant, se verraient obligés d'utiliser à l'avenir leur bravoure et leur esprit guerrier pour conquérir des contrées plus tempérées, étant donné l'étendue et l'état sauvage de leur empire. Ils entreprendraient de nouvelles grandes invasions pour se lancer vers les régions situées plus au sud, peut-être contre la Turquie et l'Allemagne. « Ne craignez rien, dit Diderot, la population russe ne peut jamais gagner une telle importance. Le climat y est trop rude. Il faut toujours y avoir des forêts immenses, et le bois ne pousse qu'avec une lenteur extrême. »

NOTES

1. Il n'y a pas de vue d'ensemble permettant de juger d'emblée des activités étonnantes de ce polygraphe tous azimuts, dont la seule œuvre de conteur remplit 20 tomes in-8°, encore bien moins une étude englobant la totalité de son œuvre de journaliste. Parmi les choix actuellement disponibles en librairie, on aura recours à celui de Volker Michels (*Hans Dampf in allen Gassen*, Frankfurt/M., 1980), enrichi d'une préface informative. La meilleure source de renseignements sur la vie de Zschokke reste son autobiographie (Aarau, 1842) sous le titre *Eine Selbstschau*, réimprimée à Berne en 1977.

2. Dangeal pour Dangeuil, Morlaix pour Morellet, Chatelux pour Chastellux, etc.

3. L'article signé H[einrich] Z[schokke] est réparti sur les n^{os} 24 (25 mars 1807) à 29 (11 avril 1807), correspondant aux p. 93-95, 97-99, 109-111 et 113-114

de la première Année des *Miscellen* dont une collection complète des sept tomes parus et imprimés à Aarau se trouve à la Bibliothèque nationale suisse à Berne sous la cote R. 4610.

4. *Mémoires inédits de M^{me} la comtesse de Genlis* (Paris, 1825), t. VII, p. 238-241. *Les Dîners du baron d'Holbach* parurent en 1822.

5. Lettre de Schmid à Albrecht von Haller, de Gotha, le 17 janvier 1753 (Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne, Mss.h.h.XVIII.12). Nous tenons à remercier M. Hans Haerberli, conservateur à ladite bibliothèque, pour nous avoir signalé l'existence de 14 lettres inédites et non encore cataloguées de Schmid à Albrecht von Haller, dont la plupart sont écrites de Gotha entre 1749 et 1753.

6. *Ibid.*, Schmid à Haller, de Gotha, le 24 décembre 1749 et le 9 janvier 1750 (Mss.h.h.XVIII.45).

7. Le beau-fils d'Albrecht von Haller, F. L. Jenner, au philosophe bâlois Isaak Iselin, de Gottingue, le 29 mai 1749 : « On sait à présent que M. Schmid est l'auteur de l'*Homme machine*, il est actuellement sous le nom de M. d'Auenstein gouverneur du duc de Weimar » (*Berner Taschenbuch*, Bern 1888, p. 238). Schmid avait en effet ajouté l'épithète pseudo-aristocratisante « d'Auenstein » à son nom en Allemagne. La relation Schmid-La Mettrie est étudiée dans un article d'E. Hintzsche qui exploite une partie de la correspondance inédite de Schmid avec Johann Georg Zimmermann conservée à la Bibliothèque du Land de Basse Saxe à Hanovre [« Neue Funde zum Thema : L'homme machine und Albrecht Haller », *Gesnerus*, 25 (1968), p. 135-166]. Schmid connut La Mettrie à Paris dans les années 40 et l'a rencontré de nouveau à Leyde où il était inscrit en médecine en 1747.

8. « Le philosophe ... songe à remporter le prix de Berne », écrit encore Mercier, non sans amertume, dans son *Tableau de Paris* (nouv. éd., Amsterdam, t. III, 1782, p. 268).

9. L'opuscule figure en tête du premier tome du *Recueil de mémoires* de la Société (Zürich, 1760, pp. 5-49) ; une traduction de J. G. Zimmermann parut la même année au même endroit dans l'édition allemande des *Mémoires*.

10. Ulrich Im Hof et François de Capitani, *Die Helvetische Gesellschaft*, t. 1 et 2, Frauenfeld/Stuttgart, 1983. En 1771, Schmid sera rayé des tableaux de la Société pour avoir « fait un enfant... à une demoiselle d'Aarau, qu'il a ensuite laissée là » (t. I, p. 306).

11. Lettre de Schmid à Gottlieb Emanuel von Haller, fils du philosophe, de Nyon le 20 juillet 1784 (Mss.h.h.III.202).

12. Le premier tome parut en 1760, sans lieu et sans nom d'éditeur, et fut réimprimé l'année suivante ; le second tome suivit en 1762-1763. La présentation typographique permet d'attribuer l'impression à un des imprimeurs de la Société typographique de Berne, au président de laquelle Schmid avait envoyé ses manuscrits (lettre de Schmid à Vincenz Bernhard von Tschärner, d'Aarau le 7 octobre 1762, Mss.h.h.XII.92 [110]).

13. L'impression parisienne au titre légèrement modifié fut considérée comme une production d'Albrecht von Haller, ayant été rajoutée à une édition française de ses *Poésies* (*Supercheries littéraires*, IV, 814). Ces *Traitéts sur différens sujets intéressans de politique et de morale* furent annoncés à la reine de Suède le 1^{er} septembre 1760 par la *Correspondance littéraire* [n° 60 : 160 de l'inventaire dressé par U. Kølving et J. Carriat, *Studies on Voltaire*, 225 (1984), p. 84].

14. *Versuch über verschiedene wichtige Gegenstände der Politik und Moral* (Leipzig, 1763-1764), traduit par Johann Adam Hiller. Voir le compte rendu dans la *Allgemeine Deutsche Bibliothek* de Nicolai, t. II(2), 1766, p. 296. La traduction

anglaise par John Mills, parue à Londres en 1772, est étudiée par F. Venturi dans la *Rivista storica italiana* 71 (1959), 321-325.

15. T.V. (1760), p. 217-238. Le deuxième tome est annoncé au t. VI (1767), p. 129-143 ; c'est là qu'on nomme l'auteur.

16. 1760(2), p. 883-886 ; 1761(1), p. 264 ; 1763(2), p. 1093-1095.

17. Lettre à Bonnet du 8 juillet 1763 (*The Correspondence between Albrecht von Haller and Charles Bonnet*, éd. O. Sonntag, Bern/Stuttgart/Wien, 1983, p. 343).

18. Article signé Z... de la *Biographie universelle* (t. XLI, Paris, 1825, p. 181) qui paraît avoir été rédigé d'après une notice de Zschokke, insérée dans le n° 19 (7 mars 1807) des *Miscellen* (= 1^{ère} Année, p. 76) et l'article « Schmid » du *Nekrolog denkwürdiger Schweizer aus dem 18. Jahrhundert* de Markus Lutz (Aarau, 1812, p. 475). L'auteur pourrait être Philipp Albert Stapfer, ami bernois de Zschokke résidant à Paris, collaborateur des *Archives littéraires de l'Europe* et de la *Biographie universelle*.

19. G. R. Havens/N. L. Torrey, « Voltaire's Catalogue of his Library at Ferney », *Studies on Voltaire*, 9 (1959), n°s 2662-2663.

20. *Correspondance* de Diderot, éd. G. Roth, t. VII (Paris, 1962), p. 117.

21. A. Ch. Kors, *D'Holbach's Coterie* (Princeton, 1976), p. 105, mentionne Schmid en passant comme un des nombreux convives des dîners de la rue Royale. Mirabeau se rappelle son hôte « Smith d'Auerstein... bonne et sage tête » dans un écrit du début du mois de décembre 1767, inclus dans une lettre à Rousseau (*Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. R. A. Leigh, t. XXXIV, Oxford, 1979, p. 253).

22. Isaak Iselin, *Pariser Tagebuch 1752* (Basel, 1919).

23. Giuseppe Gorani, *Memorie*, éd. A. Casati, t. III (Milano, [1942]) p. 177-183 et note p. 399-400.

24. *Biographie Universelle*, article cité. Pour des détails biographiques voir mon article sur Schmid dans les *Lenzburger Neujahrsblätter* (1988) (à paraître).

25. M. Delon m'a aimablement rappelé l'insertion de l'anecdote sur Pelletier dans *Jacques le fataliste* (éd. S. Lecointre et J. Le Galliot, Paris/Genève, 1970, p. 402) et l'article d'É. Lizé, *R.H.L.F.* (mai-juin 1982), p. 438-440.

26. Les 4 volumes des *Lettres athéniennes*, dernier ouvrage de Crébillon, parurent en 1771. Marie Henriette Stafford (le contrat de mariage date du 21 avril 1748) mourut en septembre 1755.

27. Jugement qui surprend et qui paraît contredire l'essor que connut la littérature allemande à Paris depuis les années soixante. Voir A. Banuls, « L'Allemagne et la littérature allemande dans la correspondance littéraire de Melchior Grimm », *L'Allemagne des Lumières*, éd. P. Grappin (Paris, 1982), p. 91-101.

28. D'Alembert a passé environ deux mois à Potsdam, du 20 juin au 27 août 1763. Le 18 août, il écrit à Julie de Lespinasse : « Le roi... se flatte... que je serai un jour président de son Académie, mais indépendamment de mille raisons... je crois que le climat de ce pays me serait funeste à la longue » (*Œuvres et correspondance inédites de d'Alembert*, éd. Ch. Henry, Paris 1887, p. 304). Sur les relations entre Frédéric II et d'Alembert, voir J. Vahlen, « Festrede über Friedrich den Grossen und d'Alembert », *Sitzungsberichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* (1899), IV, pp. 49-71.

29. La lettre d'Euler mentionnée n'a pas été retrouvée. Voir *Leonhardi Euleri Opera Omnia*, TW8 Series Quarta A, t. V (Bâle, 1980), p. 322, n. 1, et R. Ta-

ton, « D'Alembert, Euler et l'Académie de Berlin », *Dix-huitième siècle*, 16 (1984), p. 55-68.

30. Haller avait déjà refusé une offre de nomination en 1749 (L. Hirzel, Introduction aux *Gedichte* de Haller, Frauenfeld, 1917).

31. *Laïdem habeto, dummodo te Laïs non habeat*. Sentence de Cicéron (*Epist.* IX, 26) que Prévost a rendu de la manière suivante : « Aristippe, ce disciple de Socrate, ne rougissait pas de s'entendre reprocher qu'il avait Laïs : je l'ai, disoit-il, mais elle ne m'a pas (*Lettres de Cicéron*, Paris, 1801, t. III, p. 236). Sur l'emploi que fit Diderot de cette sentence et ses sources voir au t. IX des *Œuvres complètes* (Paris, 1981) à la p. 46 et la note correspondante à la p. 106.

32. La rencontre eut lieu au printemps 1767. Voir le « Dialogue avec Grimm, en présence du prince héréditaire de Brunswic », *Œuvres complètes* de Diderot, t. XVIII (Paris, 1984), p. 3-5.

33. « La congrégation des pauvres d'esprit et simples de cœur rassemblés dans la sacristie de M. le marquis de Mirabeau sous l'étendard du docteur Quesnay, et sous le titre d'économistes politiques et ruraux » (*Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, t. VIII, p. 38) eut plus de succès dans les milieux philosophiques suisses que la faction encyclopédique proprement dite. Les *Sammlungen von landwirthschaftlichen Dingen*, éditées par la Société helvétique de Berne, sacrifient plus de 150 pages à l'impression de la réponse de Mirabeau à la question de la Société économique de l'année 1759 portant sur l'agriculture comme source du bonheur de l'État. Voir A. Oncken, *Der ältere Mirabeau und die Ökonomische Gesellschaft in Bern* (Bern, 1886) et, pour une vue plus globale, U. Im Hof, *Isaak Iselin und die Spätaufklärung* (Bern/München, 1967), p. 117-124.

34. Un an plus tard, Christian VII séjourne en France. Se faisant présenter Diderot, d'Alembert, de Mairan, La Condamine, Marmontel, Condillac et Helvétius fin novembre 1768, il paraît plutôt s'intéresser aux critiques des économistes. Sur le séjour de Christian VII en France, voir R. Mortier, *Diderot en Allemagne* (Paris, 1954), p. 18-21 et J. Bernouilli (éd.), *Sammlung kurzer Reisebeschreibungen...*, t. IV (1781), p. 1-114.

35. Le cinquième *Salon*, dont la rédaction a été commencée au mois de septembre 1767, ne sera achevé que l'année suivante en novembre.

36. Dans l'*Éloge de Richardson*, bien connu en Suisse et en Allemagne dès sa parution en 1762, les quatre évangélistes sont remplacés par Euripide et Sophocle pour former le quadrumvirat poétique idéal. Voir *Œuvres complètes* de Diderot, t. XIII (1980), p. 196.

37. Grimm avait recommandé à Frédéric II Helvétius. Au printemps de l'année 1765, celui-ci se rend à Berlin. Il y reste deux mois et rentre chargé d'une mission diplomatique auprès de Choiseul. Voir A. Keim, *Helvétius. sa vie et son œuvre* (Paris, 1907), p. 495 et sv.

38. *Dionys le tyran*, la première tragédie de Marmontel, l'avait rendu « en un jour, presque en un moment... riche et célèbre », à en croire ses *Mémoires* (Paris, 1804), t. I, p. 232. Sur la perte de son père, *ibid.*, t. II, p. 188.

39. La polémique s'explique par l'attitude sceptique de Schmid à l'égard de Rousseau. Voir sa lettre à Vincenz Bernhard Tschärner du 7 octobre 1762, publiée (en extraits) dans la *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. R. A. Leigh, t. XIII, p. 179 sq. Voir *ibid.*, t. VIII, p. 265 sur le jugement de Schmid sur la *Nouvelle Héloïse*.

40. Les *Entretiens de Phocion* avaient remporté le prix de la société des citoyens de Berne en 1763. La Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne conserve une lettre de Mably à V. B. Tschärner, « membre du Conseil souverain de

Berne », datée de Paris, le 25 juillet 1766, dans laquelle l'auteur de *Phocion* témoigne sa reconnaissance : « Votre société de citoyens produira dans toute l'Europe un grand bien » (Mss.h.h. XII.92 [149]). La lettre manque dans les répertoires d'A. Maffey [*Studi francesi* 3 (1959), p. 379 et sv.] et Th. Schleich [*Francia* 8 (1980), p. 241 et sv].

41. Beccaria avait séjourné entre octobre et décembre 1767 à Paris. Sur ses relations avec Morellet, voir J. Pandolfi, « Beccaria traduit par Morellet », *Dix-huitième Siècle*, 9 (1977), p. 291-316.

42. Allusion à la censure de *Bélisaire* intentée par la Sorbonne et au démêlé de Marmontel avec l'archevêque de Paris.

43. La même anecdote est rapportée, sous la date du 11 février 1768, par Bachaumont (t. III, Londres, 1780, des *Mémoires secrets*).

44. Rappelons que les *Principes de la législation universelle* de Schmid parurent la même année que les dialogues anti-matérialistes de Mably, *De la législation, ou Principes des lois*, en 1776.

45. Sur la pièce de Fenouillot de Falbaire, représentée à plusieurs reprises chez la duchesse de Villeroy et appuyée par Diderot et Marmontel, voir la *Correspondance Littéraire*, éd. Tourneux, t. VII, p. 173, 482 et sv., et t. VIII, p. 9 et sv.

46. « C'est ainsi qu'on nomme en Suisse les assemblées générales des cantons démocratiques. Elles forment le souverain » (*Encyclopédie* de Felice, « Landsgemeind » t. XXV, Yverdon, 1773, p. 596).

47. Sur les principes d'éducation de Diderot à l'égard de sa fille, voir son mémoire sur le Smolnyi Monastyr à Saint-Pétersbourg, *Mémoires pour Catherine II*, éd. P. Vernière (Paris, 1966), p. 86-91.

48. Le baron de Santhier qui a visité, en compagnie de Wurmser, le peintre Jean-Georges Wille le 7 février 1768 et le 21 février 1770 ? Voir *Mémoires et Journal* de Wille (Paris, 1857), t. I, p. 372 et 425.